

ÉRIC CHEVILLARD

LA HUITIÈME VIE DU CHAT

Que s'est-il passé ?

Mais que s'est-il passé ?!

Si la question demeure informulée, elle s'inscrit pourtant sur notre visage – œil écarquillé, bouche bée – lorsque nous découvrons le monde bouleversé par la main d'un artiste qui en a dérangé les formes et la géométrie, qui en a audacieusement combiné les éléments, les essences, les flux et les matières. Quel est ce dépaysement brutal sur les lieux familiers ? Pourquoi ce bombardement, d'ailleurs, pourquoi ce pillage, cette razzia ? Et ces ruines, n'ordonneraient-elles pas plutôt une architecture nouvelle que nous ne savons pas encore habiter, qui va nous imposer d'autres gestes, d'autres manières, une autre façon d'être ? Allons-nous devoir aussi changer de corps ? Nous reconnaissons bien, pourtant, ces matériaux, ces pigments, ces fragments. Le détail reste banal, anodin. Chacune de ces écailles nous rappelle un serpent, et sa morsure. Ou, plus sûrement, le lézard somnole de nos quatre murs. Déjà vues ailleurs, ces choses. Déjà vécus en d'autres temps, ces instants.

Et cependant !

Que s'est-il passé, enfin ? Va-t-on nous le dire ?

Il y a l'ombre toujours, il y a la lumière encore. Mais on dirait qu'elles ont échangé leurs places.

La pierre est plus légère que l'eau.

Où suis-je ?

Il y a d'abord cette violence à encaisser, à laquelle nous ripostons par des salves de questions.

*

Cet émoi est le premier profit que nous ferons de l'œuvre de Lionel Sabatté. Ici, il faut bien parler de style. Je sais que la notion a un peu de plomb dans l'aile, mais, d'une part,

notre plasticien, j'en suis sûr, préfère le plomb au plastique, et, d'autre part, pour ce qui est d'inventer de nouveaux ressorts pour l'essor, il n'est pas en reste non plus. Il y a style quand l'angle et la courbe dont Euclide croyait nous avoir tout dit surprennent notre œil comme s'il ne les avait jamais vus. Le style enfante un monstre. De quel ventre sort donc cette créature ? De quel nuage de craie, cette équation bizarre aux applications imprévisibles ?

Est-il Dieu possible de forger un truc pareil sur la bonne vieille enclume, avec le bon gros marteau ?

*

L'imagination humaine n'est pas sans limites, elle ne sait concevoir ce qui n'existe pas : ça en fait des choses ! Les animaux légendaires ne sont jamais que des chimères, des montages, des collages surréalistes : la défense du narval au front de la jument. Voici les conseils en la matière de Léonard de Vinci : « *Si tu veux donner apparence naturelle à une bête imaginaire, supposons un dragon, prends la tête du mâtin ou du braque, les yeux du chat, les oreilles du hérisson, le museau du lièvre, le sourcil du lion, les tempes du vieux coq et le cou de la tortue.* » Cela ne fait-il pas effectivement un dragon vraisemblable ? Pas moins terrible que n'importe quel autre en tout cas. Car nous sommes de piètres inventeurs, malgré toute notre ingéniosité. Nous réussissons quelques alliages, quelques assemblages, quelques montages, quelques précipités chimiques aussi, qui sont souvent suivis de gros dégâts. Et néanmoins, il semblerait que le réel, ce « *réel quadrupède* », dont parle Segalen, ne soit pas si monolithique. Certes, nous ne pouvons réfuter rien de ce qui le constitue, mais nous édifions avec ces pierres de très aléatoires constructions. Dans le même bloc, disait en gros Aristote, on sculptera un dieu ou une cuvette. Le casse-tête nomme aussi bien un puzzle de bois dont toutes les pièces s'emboîtent parfaitement que la masse d'arme qui fracasse le crâne et le disperse en mille éclats.

Qu'avons-nous vraiment fabriqué ?

*

Et d'ailleurs, Lionel Sabatté est-il apparu en ce monde juste avant la Genèse, ou juste après l'Apocalypse ? Soudain, nous ne savons plus où est le germe, où le déchet ? Où la gemme, où l'ordure ? Où la géhenne, où le paradis ? Ce dodo de poussière est-il autre chose que le phénix renaissant de ses cendres ? Mais gardons-nous de tout idéalisme. L'oiseau disparu n'est pas un tel pigeon. Il ne veut pas de cette existence de métaphore. Le voici revenu sur la Terre, façonné dans le poil et le cheveu de son exterminateur. Voici la plus célèbre victime animale de l'homme modelée dans l'ADN de son assassin ! Les enquêteurs ne devraient pas avoir trop de mal à résoudre cette affaire. Le petit roman policier tourne court, mais l'acte d'accusation que Lionel Sabatté dresse ainsi – sur deux pattes fragiles – est tout autant, sinon un acte de repentance, un acte de réparation.

La mouette mazoutée a rempli aussi ses réservoirs, elle va pouvoir faire tourner son hélice et redécoller.

*

Et quand Lionel Sabatté va chercher des oiseaux dans le bronze, nous supposons à raison qu'avec lui, la cire ne sera pas perdue. Or si elle fond pourtant dans le moule, l'œuvre garde en effet des traces de l'œuf dans lequel elle a grandi : toute une tuyauterie d'évents, de canules, d'entonnoirs que l'artiste n'élimine ni n'ébarbe. Le nouveau-né sait ce qu'il doit aux forceps, il ne veut pas les rendre.

La Terre n'est que le fruit de ses convulsions, elle n'est faite que de traces, de cicatrices, elle est elle-même un vestige. Devant le *David* de Michel-Ange, nous pensons à la danse invisible du burin tout autour, cet espace illimité de vide qu'il a fallu creuser, pour qu'il se dresse ainsi au beau milieu de rien. Il n'y a pas de sculptures, il n'y a que des écorchés.

Mais si l'oiseau vient juste d'éclore, tout serti encore des éclats de sa coquille, il ne va pas en rester là. Pour l'instant, il ne bouge pas, mais le ciel est vaste et son histoire commence.

*

Le geste politique de l'artiste est des plus subtils. Morale du recyclage, de la récup' et de la décroissance qui est celle également du nécrophage affamé et qui, plutôt que de s'inscrire dans un catéchisme, avance des solutions paradoxales et ironiques : accommodons l'anguille à la rouille. Ne choisissons plus entre l'œuf et le poussin. Laissons fleurir la plante des pieds. Transformons en meute de loups le troupeau de moutons de poussière. La pantoufle de vair de Cendrillon est une fourrure de suie.

*

Lorsqu'en 2011, dans le cadre de la FIAC Hors les murs, il fut invité à exposer ces loups dans la Grande galerie de l'Évolution du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, Lionel Sabatté introduisit bel et bien de dangereux prédateurs parmi les animaux naturalisés. La meute libéra l'essaim. Des nuées de mites qui nichaient dans les toisons de ces fauves faméliques trouvèrent alentour des morceaux plus consistants pour leur appétit vorace : il y avait là Siam, le bel éléphant d'Asie, qui fut un personnage du merveilleux film de Pierre Etaix, *Yoyo*, il y avait toute la caravane africaine, des buffles, des antilopes, des zèbres, des girafes, des hippopotames, mille oiseaux – on allait se régaler, la peau, les poils, les plumes, les écailles, tout est bon dans le cochon !

Mais les taxidermistes du Muséum s'insurgent, tels les bergers découvrant leurs brebis égorgées dans les alpages. On songe alors à congeler la meute afin de tuer les larves. Cinq jours durant, elle doit rester dans un camion frigorifique. Voici que les loups retrouvent en plein Paris les plaines glacées de Russie ! Le camion frigorifique se change en troïka. Dans la ménagerie voisine du Jardin des Plantes, leurs cousins captifs sont inhabituellement nerveux. Leur poil se hérissé. Leurs mâchoires claquent. À la nuit, des hurlements montent jusqu'à la lune. La neige tombe à gros flocons. Les Parisiens dorment d'un sommeil agité, hanté par les cauchemars de leurs aïeux.

*

Car l'œuvre de Lionel Sabatté, si accomplie soit-elle, demeure *a work in progress* ; si achevée soit-elle, elle n'en a pas fini avec nous. Auriez-vous imaginé que la corne de vos pieds fatigués serait un jour le frais pétale d'un bonsaï ? Et ce dernier, mort après tant d'années de soins et de tortures – les deux choses s'équivalant pour lui –, pouvions-nous croire qu'il allait enfin fleurir ? Ces mélanges inédits d'épices et de pigments, sommes-nous bien certains que leurs fécondes chimies ne vont pas maintenant produire autre chose, une nouvelle œuvre, une explosion peut-être ? Les processus d'oxydation que l'artiste sorcier ou sourcier semble diriger et maîtriser, qu'il a magiquement interrompus, ne pourrait-il tout aussi aisément les réactiver ? Il reste tant de choses à ronger ! D'autres émulsions, d'autres corrosions ne sont-elles pas à craindre ?

Ou à espérer ?

*

Nous devenons des personnages de l'histoire en cours dès que commence notre face-à-face avec cette œuvre qui semble à chaque instant sur le point de subir de nouvelles métamorphoses. La fragilité apparente de certaines pièces les inscrit dans un destin toujours ouvert. Le mouvement n'est que suspendu. Nous savions que la poussière retournait à la poussière ; nous ignorions qu'elle abritait aussi la vie future. Nous ignorions que le nid pouvait faire l'économie de l'œuf et devenir lui-même l'oiseau.

Nous demeurons interdits et l'ancre qui fige ainsi notre pas – qui l'eût cru ? – est l'insaisissable anguille, symbole de la fuite et de l'échappée belle.

*

Cet art s'adresse aussi, et peut-être d'abord, à nos corps, à nos peaux, il s'intéresse à eux. Le chimiste savant est aussi un taxidermiste espiègle, quoique vaguement inquiétant. Nous circulons dans cette exposition, écorchés vifs, parmi nos exuvies, nos rognures d'ongles, nos copeaux de corne, nos chevelures défaites. C'est le contraire des catacombes. La momie bouge encore. Nous sommes même plus vivants que nous le pensions. La greffe

humaine prend partout. Le végétal et le minéral s'invitent dans nos métamorphoses, les échanges moléculaires se produiront cette fois avant la mort et mieux encore que dans *La Mouche*, le récit de George Langelaan adapté au cinéma par David Cronenberg. Homme encore et déjà humus, déjà fossile. Toutes ces efflorescences se nourrissent indifféremment de sang, de sève et d'hydroxydes de fer. Ces sources alimentent une même nappe phréatique où l'artiste trempe ses outils et qui ressemble au fécond bouillon de culture des premiers âges de la Terre. Bain de jeunesse pour le monde, donc. Nous sommes semblables à nos frères de Bèdeilhac tels que les imagine Lionel Sabatté, nés de la roche même qu'ils ont ornée et faisant corps avec la grotte comme de grandes stalagmites, animal, minéral et humain confondus par leurs origines et leurs fins, captifs de la même prison cellulaire, reliefs du même *Big Bang*, fossiles de la même préhistoire, débris de la même histoire – lancés ensemble dans de nouvelles aventures.

*

De même qu'elle joue à la fois de la répulsion et de la séduction – ce délicat bouquet japonais pue des pieds, c'est bien inattendu ! –, l'œuvre de Lionel Sabatté semble porteuse d'une menace et d'une promesse. En un mot, d'un très intense *suspense*. Tout se défait, s'effrite, s'oxyde, mais rien ne meurt. Pulvérulent, tu peux encore prendre forme. Toutes les réincarnations sont même envisageables. Quel sera mon nouvel avatar ? Le premier homme, dit-on, fut modelé dans la glaise. Dans quoi, le prochain ?

Pas le choix, il ne restera que de la cendre sur cette étoile éteinte.

*

Nos âmes s'uniront-elles dans la lumière céleste ? Nous sommes autorisés à en douter. Mais voici nos corps confondus. Pourquoi garder cupidement pour soi son cadavre, pour quel usage, franchement ? Toute cette poussière patiemment recueillie par Lionel Sabatté dans les stations du métro parisien mélange les origines innombrables de la vie intraçable. Il y a l'Afrique, l'Europe, l'Asie. Il y a des squames de Néandertal, des exfoliations

de Louis XV, mort de la petite vérole en 1774, des écailles de Napoléon, il y a les pellicules d'un grand physicien pressenti pour le Nobel (et recherché pour meurtre), il y a des poils pubiens (nul ne veut savoir comment ils sont arrivés là), il y a un cil de cette fille qui m'a fait un clin d'œil en 1982 (je ne l'ai pas oubliée), il y a de la kératine, de la fibrine, de la chitine, de la farine, il y a des larmes séchées, des flocons, il y a du verre pilé et du sable, il y a du pollen, des pépins, des épices, du colostrum, du chewing-gum, du mica, du mucus, des virus, de la fiente, de l'amiante, des brins de tabac, des crins de balai, des grains de beauté, il y a du coke et de la coke, il y a de la poudre de riz, du soufre, des rognures de ma gomme, ma peluche ombilicale et tout mon or, il y a des vibrisses, des soies, des antennes, il y a un acarien pour chaque allergie, il y a du rat, du chien, du pigeon, il y a des insectes inconnus de nos taxinomies et leurs mille petites pattes qui viennent de partout et vont je ne sais où ni vous non plus, à l'instar des passagers du métro que nous sommes.

Il y a du cheval, du tigre, du yack... vous ne me croyez pas ? On parie combien ?

Voici le poussin universel. Voici la huitième vie du chat. Voici le monde réconcilié.

*

Rouillé, vert-de-grisé, tel est bien ce globe terraqué, vu du cosmos. L'artiste nous invite à prendre de la hauteur.

*

Que s'est-il passé ?

L'œuvre spéculative de Lionel Sabatté suggère quelques hypothèses et ouvre un nouveau champ, un nouveau ciel plutôt, pour notre méditation : et maintenant... que va-t-il se passer ?